

Les tambours de l'oubli. La vie ordinaire et cérémonielle d'un peuple forestier de Papouasie Nouvelle-Guinée - Drumming to Forget. Ordinary Life and ceremonies Among a Papua New Guinea Group of Forest Dwellers de Pascale BONNEMÈRE et Pierre LEMONNIER

Denis Monnerie



Édition électronique

URL : <http://jso.revues.org/5771>
ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2009
Pagination : 153-155
ISBN : 978-2-85430-024-6
ISSN : 0300-953x

Référence électronique

Denis Monnerie, « *Les tambours de l'oubli. La vie ordinaire et cérémonielle d'un peuple forestier de Papouasie Nouvelle-Guinée - Drumming to Forget. Ordinary Life and ceremonies Among a Papua New Guinea Group of Forest Dwellers* de Pascale BONNEMÈRE et Pierre LEMONNIER », *Le Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 128 | janvier-juin 2009, mis en ligne le 20 mars 2009, consulté le 02 octobre 2016. URL : <http://jso.revues.org/5771>

Ce document est un fac-similé de l'édition imprimée.

© Tous droits réservés

COMPTES RENDUS

BONNEMÈRE Pascale et Pierre LEMONNIER, 2008. *Les tambours de l'oubli. La vie ordinaire et cérémonielle d'un peuple forestier de Papouasie Nouvelle-Guinée - Drumming to Forget. Ordinary Life and ceremonies Among a Papua New Guinea Group of Forest Dwellers*, traduction anglaise faite par Nora Scott, Tahiti – Paris, Au vent des îles – musée du quai Branly, 216 p., 2 cartes, bibliogr., glossaire ankave-français-anglais, nombreuses ill. couleur.

À travers un peu plus de deux cents grandes pages et cent photographies couleurs, avec des textes clairs et sans concession, *Les tambours de l'oubli* nous conduisent chez les Ankave de Papouasie Nouvelle-Guinée. Un véritable dialogue des textes et des images donne une dimension supplémentaire à ce livre d'ethnologie et l'ouvre vers un large public. Dans un prologue qui cadre l'ouvrage comme fruit d'une recherche ethnologique au long cours, l'ironie des auteurs met en avant leur refus des modes intellectuelles, mais aussi des clichés – ceux de l'exotisme qui font les choux gras des grands médias. Ces premières pages s'attachent aussi à souligner ce que les Ankave ne sont pas : ni une grotesque représentation de « l'âge de Pierre » – comme le prétendit une émission de télévision, suivie d'un procès dont je préfère ne pas qualifier l'issue –, ni non plus de « sages pionniers de l'écologie » ou d'habiles manipulateurs des agents de l'État, des Églises ou du marché. Les Ankave ne peuvent correspondre à ces tendances parfois mises en avant pour l'Océanie dans son ensemble, sans la prise de distance que seule autorise le comparatisme ; ils sont en effet trop peu nombreux sur leurs vastes confins, trop isolés depuis trop longtemps des forces du commerce, de la colonisation et des christianisations.

Autrefois connus sous le nom de Kukukuku et réputés pour leur violence, les Anga sont au nombre de 80 000, parlant douze langues non austronésiennes différentes – chacune correspondant *grosso modo* à un complexe social et culturel distinct, cas peu répandu en Mélanésie. Vivant près de la limite méridionale du pays anga et comptant une seule entité politique, les 1 250 Ankave sont un des plus petits peuples de cet ensemble. Depuis plus d'une quarantaine d'années, les nombreux travaux sur les Anga donnent des résultats comparatistes solides qui ont contribué à achever d'enterrer certains clichés sur les sociétés de Nouvelle-Guinée, comme celui qui en fit, de façon générale, des sociétés à *big-men* (p. 118).

Magnifiquement mises en situation dans les textes, les photographies de Pascale Bonnemère et Pierre

Lemonnier nous donnent à voir et à comprendre le cadre de la forêt, les diverses formes d'habitat, les activités d'horticulture, de cueillette et celles – plus rares – de chasse et de pêche, qui marquent les vies ankave :

« Repoussés au cours des siècles vers des contrées entièrement forestières de moins en moins peuplées et toujours plus proches des basses terres, les Ankave ont développé dans ces environnements nouveaux un mode de vie original qui tient à la fois de celui de ces cultivateurs montagnards qu'étaient leurs ancêtres et de celui des basses terres. Des premiers, ils ont gardé l'habitude de tirer leur alimentation de base de la culture de jardins [...]. À l'instar des peuples des basses terres de Papouasie, ils collectent aussi dans la forêt toutes sortes d'aliments d'appoint d'autant plus variés que les étages écologiques exploitables s'échelonnent [largement]. » (p. 64)

Diverses étapes des préparations et consommations collectives du *pangi* et surtout du pandanus rouge – qui ont été l'objet de publications beaucoup plus complètes de Pascale Bonnemère (voir en particulier 1996 et *JSO* 108 : 166-168) – sont ici illustrées :

« [...] le jus de pandanus est au centre d'un univers symbolique particulièrement riche : Cet aliment rouge vif est associé au sang [...]. C'est [...] en vertu de cette proximité symbolique que le jus de pandanus est souvent prohibé ou doit au contraire être consommé en abondance en des circonstances particulières. » (p. 98)

La consommation collective de ces aliments est une des circonstances où les Ankave quittent l'isolement relatif de leur vie courante, décrit dans deux chapitres intitulés « Villages déserts et campement forestiers » et « Bien ensemble... et chacun pour soi ». Celui consacré à « Hommes et femmes » montre que :

« [...] chez les Ankave, ce ne sont pas seulement les êtres humains qui sont sexués : le système de classification de l'ensemble des végétaux obéit aussi à une catégorisation binaire [articulée sur] des critères de masculinité et de féminité. Le filtre culturel à travers lequel les Ankave perçoivent et imaginent la distinction de sexe sert ainsi de grille de lecture à tout l'univers qui les entoure [...] représentations [...] que l'ethnologue met au jour [et qui] se manifestent à la fois dans des discours et des pratiques » (p. 120)

par exemple, lors des initiations masculines, longuement décrites.

« Le temps des peines » est l'objet du dernier chapitre avec les imputations des malheurs, leurs cures et les funérailles. Ce texte élargit quelque peu la problématique d'un récent ouvrage de Lemonnier (2006, voir *JSO* 122-123 : 219-221), confirmant que c'est bien aux

'ombo, « faux semblables fondamentalement ambigus et incarnant le mal et les pires côtés de l'humanité que les Ankave délèguent la tâche de représenter la durée ultime et la permanence de l'humanité » (p. 188).

Avec ses qualités picturales, de vulgarisation au plus proche de la recherche et d'adéquation des photographies aux textes, *Les tambours de l'oubli* se distingue de ces « beaux livres » privilégiant les aspects les plus « spectaculaires » des Papous au regard des Européens. Ceux-là exhibent à l'envi leurs costumes, maquillages, chorégraphies, leurs corps triomphants – ou, en contraste, ceux montrés comme grotesques des vieilles femmes. Ce sont ces mêmes clichés que les opérateurs touristiques exigent de voir reproduits à la demande par les peuples chez qui ils conduisent leurs clients. Cette propension aux stéréotypes, vraisemblablement rémunératrice pour les éditeurs, nous a valu de très nombreuses parutions où parfois, il est vrai, la plume de grands ethnologues ou la vision de bons photographes trouve à s'exprimer. Rarement les deux à la fois. À la différence des plus racoleuses des images et légendes de ces « beaux livres », *Les tambours de l'oubli* ne nous laisse pas estomaqués ou goguenards. C'est un ouvrage qui donne à comprendre, à voir, à penser. Comme celles de Claude Lévi-Strauss, Louis Dumont ou Edmond Bernus, parmi bien d'autres, ces photos d'ethnologues sont d'une qualité irremplaçable et quelque peu décalées par rapport aux critères esthétiques dominants. Ainsi, à bien les regarder, nombre des images des *tambours de l'oubli* témoignent des défis représentés par les lumières rencontrées dans la forêt tropicale « monde d'ombre, de fraîcheur de boue où le regard ne porte qu'à quelques mètres » (p. 66) plus propice au noir et blanc qu'à la couleur. La madone de la page 121 y répond par sa tendance floue qui ravira certains – dont je suis. En contraste, au plan technique, nombre des « beaux livres » ont recours à un usage massif de flashes qui figent l'image et siphonnent les arrière-plans. Certains photographes transportent un lourd matériel comparable à celui utilisé pour les photos de mode et constituent sur place un véritable studio photographique – et cette « prouesse technique » devient même sujet d'articles de presse. Plus récemment, l'usage de logiciels de correction d'images fait des miracles : pas une sur(sous)exposition, pas un seul petit bout de tôle ondulée, pas un pick-up qui dépassent ! Cette création de stéréotypes nous est moins manifeste que, par exemple, celle des cannibales et vahinés montrée par Roger Boulay – sans doute parce que plus contemporaine. Que les images de Lemonnier et Bonnemère y échappent n'est pas la moindre de leurs qualités.

Ce livre marque un événement rare, au moins dans l'édition française, la parution d'un vrai livre d'ethnologie, respectueux du peuple ankave, abondamment illustré de photographies, (généralement) bien reproduites en grand format et en couleurs. Dans le même

esprit, il y eut, dans les années 1970 une tentative des éditions du Seuil, avec la collection « Les Jours de l'homme », à qui nous devons trois beaux livres : sur Tarap par Corneille Jest, sur les 'Aré'aré par Daniel de Coppet et Hugo Zemp et sur les montagnards d'Indochine par Jean-Dominique Lajoux. Tous ces ouvrages – d'autres aussi j'espère que je n'ai pas lus, ce dont les auteurs voudront bien m'excuser – représentent une démarche scientifique attractive et de qualité associée à une dimension de visualisation¹, indispensable à mon sens pour restituer l'expérience ethnographique sans trop la rabattre sur la seule expression verbale. En raison des problèmes de coût d'édition des photographies, la rareté de ces ouvrages constitue un maillon faible de l'ethnologie. En effet, bien souvent, pour notre public potentiel et même pour nos étudiants, l'aridité des textes d'ethnologie ne trouve pas à s'articuler sur une perception autre que verbale, intellectuelle, souvent très abstraite qui bien entendu se justifie pleinement pour les publications de recherche². (Pire encore : comment oublier ces moments de nos études où les textes, ou même les cours, nous entretenaient des Mundugumor, des Hopi ou des Azande sans même nous préciser dans quel pays ils vivent.) Cartes, dessins³, photographies, enregistrements, pourraient – devraient – être des pièces indispensables de nos ouvrages, explicitant visuellement les contextes d'existence. Ne serait-ce que parce qu'un jour ces dimensions non textuelles seront, à ne pas en douter, sources de nouvelles découvertes, de nouvelles interprétations, comme les images des illustrateurs de jadis sont des documents d'ethnohistoire de premier ordre.

Bien entendu, ces autres dimensions et perceptions passent aussi par les films ethnographiques de qualité, de plus en plus nombreux, en particulier grâce à la révolution vidéo, et aussi par des enregistrements – ici il faut souligner le travail d'édition de firmes comme OCORA et des musées à Paris (de L'Homme), de Bâle, de Berlin, etc. Bientôt, des supports digitaux (CD, DVD, clés USB, sites internet, etc.) bien conçus et réalisés – c'est trop rarement le cas actuellement et, dans ce domaine, l'amateurisme et l'improvisation règnent, parfois avec arrogance –, tiendront une place importante dans nos publications. Pour Sarah Pink, une des spécialistes des questions d'anthropologie visuelle, l'avenir est en direction des multi (ou hyper) media (2006). Cependant, le coût élevé de la conservation à long terme des documents digitaux laisse un grand avenir aux imprimés. Dans ce contexte, des livres illustrés de la qualité des *Tambours de l'oubli* gardent un rôle crucial. Ceci amène à saluer le travail de l'éditeur tahitien Au vent des îles et à espérer que le musée du quai Branly qui a co-édité cet ouvrage poursuivra la publication de livres où l'ethnographie tient toute sa place, même si les considérations esthétiques les plus convenues de notre temps n'y trouvent pas toujours leur compte. Enfin, pour ceux qui ne goûtent guère les

1. Dans le cas du livre sur les 'Aré'aré, un disque déploie encore ces dimensions, nous conviant à écouter la musique de ce peuple.

2. Nombre d'ouvrages de la collection « Terre humaine » répondent eux aussi à un besoin de vulgarisation.

3. Pour les dessins ethnographiques, je voudrais citer, parmi tant d'autres, Nicolas Garnier, Alfred Gell, Christopher Healey, Paul-Émile Victor et, à nouveau, Claude Lévi-Strauss.

images, souvenons-nous que dans l'histoire de l'ethnologie, nombre de documents précieux nous viennent d'illustrateurs et que de nombreux auteurs, non des moindres, ont intégré à leur ethnographie et leurs réflexions théoriques une démarche d'analyse photographique – parfois dérivée d'une méthode de recherche fondée sur le cinéma. Dans cette perspective, outre le manuel des Collier (1967), les travaux de Margaret Mead, Gregory Bateson et F.C. MacGregor à Bali sont devenus des classiques. Pour la Nouvelle-Guinée, dans les travaux de Richard Sorenson sur les Fore, des photographies en noir et blanc de l'auteur (dont certaines sont des quasi séquences de film), ainsi que des photos de cartographes, nous donnent à voir les façons d'élever les enfants et les transformations des paysages et fondent les analyses (1976). Moins tournées vers une exploitation directe des images pour l'interprétation, d'un agencement au texte plus subtil aussi, les photos de Pierre Lemonnier et Pascale Bonnemère sont d'une qualité ethnographique et picturale qui ne le cède en rien à celles des précédents travaux de ces auteurs.

À mon sens, aucune bibliothèque – océaniste, d'ethnologie généraliste ou grand public – ne saurait se passer de cet ouvrage.

RÉFÉRENCES CITÉES

BONNEMÈRE Pascale, 1996. *Le pandanus rouge. Corps, différence des sexes et parenté chez les Ankave-Anga*, Paris, CNRS éditions/Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

COLLIER John et Malcom, 1986 [1967]. *Visual Anthropology. Photography as a research method*, Albuquerque, University of New Mexico Press.

LEMONNIER Pierre, 2006. *Le sabbat des Lucioles. Sorcellerie, chamanisme et imaginaire cannibale en Nouvelle-Guinée*, Paris, Stock.

PINK Sarah, 2006. *The future of visual anthropology: engaging the senses*, Londres, Routledge.

SORENSEN Richard, 1976. *The Edge of the Forest*, Washington D C, Smithsonian Institution Press.

Denis MONNERIE,
Université Marc Bloch, Strasbourg

HAUDRICOURT André-Georges, 2008 (1^e éd. 1954). *Essai sur l'origine des différences de mentalité entre Occident et Extrême-Orient*, suivi de *Un certain sens du concret* de Jean-François Bert, Strasbourg, Le Tropic, coll. Carnets 6, intro., commentaire et notes, 6 documents manuscrits en fac-similés, 86 p.

L'héritage scientifique d'André-Georges Haudricourt est trop important pour que l'on ne se réjouisse pas de la moindre parution posthume ou d'une réédition le concernant. Il s'agit ici (pp. 11-34) de la reprise d'un court texte publié en 1954 dans la revue *France-Asie*, sous le pseudonyme de René de Hétrelon, qui couvrait en réalité – si l'on suit les indications de l'introduction de Jean-François Bert – deux auteurs : André-Georges Haudricourt lui-même et un « poète

et ami », Raymond Lafaye. Faire relire et gloser un texte écrit dans le contexte déjà ancien des années 1950 est en soi un pari audacieux. Pratiquer des observations à l'échelle de civilisations entières, comme s'y étaient risqués à l'époque Haudricourt et son ami poète, en était un autre. Spéculer sur un concept aussi incertain que celui de « mentalité » en était assurément un troisième.

Quoique le commentaire attitré considère que les réflexions d'Haudricourt privilégient trois critères d'analyse (p. 40), il serait plus judicieux de reconnaître, me semble-t-il, que le texte pratique une sorte d'analyse componentielle généralisée, qui est appliquée à deux continents. Celle-ci élabore à partir de traits respectivement absents ou présents une liste disparate de champs sémantiques se rapportant aux deux zones géoculturelles. Pas moins d'une dizaine de champs sont ainsi passés en revue :

- L'Occident est placé sous le signe de l'éleveur, l'Orient sous celui de l'agriculteur (pp. 11-12) ;
- De là, une disposition mentale (qu'Haudricourt dénomme « mentalité » mais qu'on appellerait aujourd'hui « cadre cognitif ») active et pragmatique dans le premier cas, passive et ritualiste dans le second (p. 13) ;
- L'alignement des massifs montagneux, orienté ouest-est en Occident et nord-sud en Extrême-Orient, engendre un clivage entre des zones climatiques différenciées habitées par des populations en transhumance dans le premier cas, et une zone climatique uniforme de mousson favorisant la sédentarisation de longue durée dans le second cas (p. 13) ;
- L'agriculture céréalière est étendue grâce à la traction animale en Occident, tandis que la riziculture est une activité humaine sur terrain restreint en Orient (p. 14) ;
- La Bible impose un monothéisme de révélation qui se présente sous les traits d'un pasteur de troupeau ; les conceptions religieuses chinoises se conforment à l'ordre de la nature représentée sous la forme de plusieurs divinités sans révélation (p. 15) ;
- L'empereur d'Occident commande ses sujets, celui d'Orient suit l'ordre calendaire des rites et des saisons (p. 16) ;
- L'Occident engendre l'esclavage et l'exploitation industrielle de l'homme par l'homme, alors que l'Orient ignore l'exploitation esclavagiste (p. 17) ;
- De là, le dualisme occidental entre le maître et l'exécutant, « la théorie et la pratique, les idées et les choses, l'esprit et la matière » (p. 18) ; et au contraire, l'aspect fusionnel des dispositions mentales extrême-orientales ;
- Les villes méditerranéennes et les villes asiatiques se fondent sur « l'essor de la marine, donc de la piraterie et du commerce » ; « la mentalité du marin ressemble beaucoup à celle du pasteur » ; raison pour laquelle « les Japonais et les Malais se rattachent à nos villes méditerranéennes par la mentalité » (p. 18) ;
- Autre proposition : « Lorsque des hommes à genres de vie très différents se trouvent en contact brutal, ils

many other contexts, yet it is also wrong to conclude that all such people have 'lost their culture' or are no more than parts of a uniform underclass and do not deserve ethnographic attention.

Many seem to have concluded that the call for contemporary analysis requires the rejection of 'classical' anthropology and consider this to be an essentially 'postmodern' effect. I don't agree. Postmodern anthropology, in my view, is not about the rejection or refusal of pre-colonial realities nor does it demand a relentless focus on exploitative injustice and the evils of capitalism. Postmodernism means moving beyond the formal expectations of a certain ritualised de-subjectivised analysis created by a false para-science. The abstract disengaged observer who 'knows all' is displaced, and the conditions of knowledge are brought forward, in all their messiness, recognised as inevitably marked by human uncertainty. This monograph, with its beauty, logic, passion, personal inclusion and engagement offers art, poetry, science and analysis all together and is the best kind of postmodernism.

Annette Hamilton
University of New South Wales

Les tambours de l'oubli. La vie ordinaire et cérémoniale d'un peuple forestier de Papouasie. Drumming to forget. Ordinary life and ceremonies among a Papua New Guinea Group of Forest-Dwellers.

By **Pascale Bonnemere & Pierre Lemonnier.**

Nora Scott, Translator. Pirae, Au vent des îles & Paris, Musée du Quai Branly. 2007. 213 pp. Map 2, photographs glossary.

It is usual that the better the print quality and the more illustrations in a book (not to mention the larger its size), the less scholarly it is. All of us are used to seeing 'coffee table' books with eye catching imagery lounging in people's homes and overflowing the remainder bookshops. *Drumming to forget* is entirely different: a pangolin, even platypus, for it is a creature out of its category: beautifully presented, but scholarly. Pretty to look at and hold, as well as being theoretically informed and a contribution to anthropology and studies of Papua New Guinea.

Amazingly this miracle of publishing in a time of great pressure on anthropology and scholarly writing, is by the well-known husband and wife team - a kind of Bateson and Mead, Whiting and Whiting and so on of our day - who have brought us a bi-lingual work focussed on ritual and belief in a serious way, attractively presented. They have been working in the area since 1982 and know their Ankave village friends well. Like the beasts in the paragraph above, it is hard to say the destiny of this book. It could not be a textbook since students are accustomed to not taking picture books seriously. However, I think that

every anthropologist who works in Melanesia will want a copy for their coffee table just to surprise people with its high quality. And to learn from its reflections on the nature of long-term fieldwork with a single population and what it means to anthropology.

There are paradoxes in the book's account such as the remoteness of the people, who also are aware of the outsider world and their peculiarities. At one point a photo caption reads: 'Neither a "stone age tribe" nor a colonised people'. People come together and go apart mostly in times of grief and they drum, of course, perhaps in a way to mark that corporality. The book also is about anthropology and anthropologists and how the discipline and us its practitioners relate to the populations amongst whom we come uninvited to live and work, sometimes for a couple of generations. We become a kind of external connection between a people's past and their present: knowing their ancestors, even. The immediate impulse for the book is to serve as a rejoinder to a romantic photojournalist who essayed the area in 1993, characterising the people as noble natives in nature, a not uncommon characterisation of populations in Papua New Guinea in the popular media. One hopes that the book might serve to correct some of that sort of typical mis-characterising of a people.

Drumming is a book about understanding: Bonnemere and Lemonnier give the purpose of their book as: So they know all about the outside world, and that in France, in Australia and even in Papua New Guinea - since they have given us their permission - men and women they do not know may now learn about them and their way of life by reading this book (p.204). The book is as stylish as the Quai Branly publishers and also as informative.

Grant Mc Call
The University of New South Wales

The Severed Snake: Matrilineages, Making Place, and a Melanesian Christianity in Southeast Solomon Islands

By **Michael W. Scott.**

Durham, North Carolina: Carolina Academic Press, 2007

Pp: xxxiii + 379

Price: US\$45

In this book Michael Scott has given us the first major ethnography of the island of Makira (specifically, the Arosi speaking people of that island) and one of the most sophisticated studies of a Solomon Islands society yet accomplished. The book is an important contribution to Melanesian studies and will quickly enter the canon of mandatory reading for anyone working in Solomon Islands.

Given the geographic and cultural significance of Makira as one of the six major islands of the Solomon Islands, it is surprising that it has attracted so little anthropological attention. The only previous work of any sustained depth is that of Anglican mis-